

Le vacarme de l'âme

de Philippe Alkemade

Prologue.

*À l'opposé du piano, une table et une chaise. Quelques feuilles de musique éparpillées sur la table.
Une lampe.*

Sur une musique de Chopin tout du long... Il est attablé, tenant entre ses mains une boîte de fer blanc dans laquelle il hésite à regarder. Il la pose. Se lève, prend des feuilles où ce texte en bleu apparaît :

« N'importe quel texte ! N'importe quelle phrase. N'importe quel mot. Verbe, Sujet ou complément. N'importe quelle lettre sans un peu de couleur, n'existe pas. En tout cas, pas pour ça ! Pas pour dire, ou pour prétendre. Pas pour nier. Pas pour dénoncer. Pas pour demander. Pas pour encourager. Ni pour discuter et disputer. Ou même pour aimer. Pas pour vivre et respirer.

La chose la plus infime soit-elle, dans un monde sans couleur n'est pas une chose. À peine un répit, mais sans horizon. Une pause sans invention. Un ciel sans passion. Un univers vague et imprécis au fond d'un je ne sais quoi de lamentable et vain ! Comme une absence de sentiment avec le temps qui, tout au bout du chemin, s'atomise triste et blême. »

Il distribue les feuilles au public. Il se rassoit et fixe son regard sur la boîte.

Noir et blanc.

Toujours entre ses mains la boîte de fer blanc dans laquelle il hésite à regarder. Il l'entrouvre, puis la referme aussitôt. Désignant la boîte...

Ici comme un silence. L'apaisement de l'âme. On m'a dit que ce serait mieux ainsi. Une façon de se reposer enfin. Un instant offert. Dans une boîte. Un idéal de sérénité. Enfin, je le suppose. Pouvoir peut-être se retourner sur toutes ces années. On m'a dit que ce serait mieux. Pour moi.

On m'a dit tant de choses qu'à la fin, je me dis... Que ne dirait-on pas ? *Il entrouvre la boîte puis se ravise. Il la referme.* Balivernes !

À la vérité, une boîte qui s'ouvre pour aussitôt se refermer. C'est bien ça... Une boîte qu'on ouvre pour s'assurer qu'on la referme bien. Une boîte qui ne s'ouvre que pour pouvoir mieux se refermer. Voilà le monde auquel j'appartiens. Une simple boîte. De fer blanc ! *Il entrouvre la boîte, regarde à peine, puis la referme.*

Mais au-delà... Que peut contenir une boîte comme celle-ci ? Un pays. Une province ? Une contrée ? Une lande ? Une légende ? Un manoir ? Un soir au bord des paupières. Une profondeur à l'aube de la nuit. Un mystère. Et tout son contraire. Un matin au réveil. Une envie de vivre. Un destin. Un continent. Un voyage. Une vie. Deux vies peut-être. La lumière et l'obscurité englobées. Le jour et la nuit confinés. Qui sait ? Une espèce d'absolu contrasté, fait d'un peu d'eau et d'un peu de feu. À la manière des Dioscures. Mais en moins tranché. En moins fatal.

Les Dioscures... Deux frères pour sûr ? Mais pas eux... Non ! Pas eux. Il faut sans doute chercher ailleurs... *Il entrouvre la boîte, regarde à peine, puis la referme.*

Oser regarder. Sans fermer les yeux. Ou alors... Tout oublier. Hier sans histoire et demain sans avenir...

Non ! Non ! Deux fois non ! Et puis recommençons !

Imaginer. Imaginer ce qui se passerait si une poussière du mystère universel que contient cette boîte s'échappait ?

Il rit. Il repousse la boîte.

Balivernes ! Il ne faut pas. Ne surtout pas regarder. Ne pas ouvrir. En tout cas, pas cette fois. Faire autrement. Cela se passera derrière le sommeil. Se laisser sombrer et rêver. Réinventer ce que tout autour on voit. Car dans ce monde, tout est question d'imagination. Bientôt viendra le murmure, là, à l'intérieur, et il faudra choisir entre espoir ou espérance.

Il reprend la boîte. L'entrouvre et la referme.

Espoir ou espérance. Deux mots semblables. Qui pourtant vous ouvrent deux chemins bien différents. Dans cette chambre lavée comme une pleine lune, au beau milieu de tout ce pâle ! Dans ce décor d'après-vie.

Tout est blanc, tout commence par le blanc, toutes les couleurs sont dans le blanc... Le monde est blanc et j'entends bien le décomposer.

Musique.

Rouge.

Le vacarme de l'âme aux allures d'un cauchemar qui finirait bien. Et au beau milieu du tumulte, l'inouï qui hante les rêves. Savoir que le rouge s'endort aussi dans le blanc. Quelquefois.

Un long silence.

Une chambre d'enfant. Une porte, une fenêtre qu'un rideau entrave. Un lit bien fait. Une petite table au chevet. Une chandelle en guise d'éclairage. L'éternité à peine entamée. *Il allume une chandelle.* La chandelle ? C'est pour sa lueur qui tente d'exister dans l'obscurité. Quelques ombres jetées sur le mur de nos mémoires intactes.

Il entrouvre la boîte et la referme aussitôt.

Sous le lit... tout un univers s'ouvre à nos rêves. C'est là que se cache le bestiaire.

Tantôt il s'agit d'un loup, tantôt il est question d'un agneau. D'un daim. D'une vipère ou d'un boa. On choisit. Ou pas. C'est selon la nature du rêve. Toujours les mêmes images que l'on finit par apprivoiser.

Et puis soudain, toujours dans le rêve, surgit la révélation ! L'image de deux frères. L'un qui dit de ne pas prendre. L'autre qui lui répond qu'il a déjà pris !

Et l'idée de la femme vautrée entre eux deux !

L'un qui dit s'appeler Prométhée et l'autre qui prétend être Épiméthée. Deux frères comme deux ombres errant la nuit. Au bout d'une ville émietée. Une ville rouge. Cette ville où, naguère, ils vivaient ! Cette ville qui conduit aux confins de l'Occident. *Il entrouvre la boîte et la referme aussitôt.* Prométhée et Épiméthée ! Deux noms qui résonnent comme un abîme.

Pour eux, le temps passe, le temps presse. Ils ne connaissent pas d'attente. Ils vont. Sans s'embarrasser de mots. Sans s'embarrasser de phrases. Seulement quelques chuchotements à l'étage de leur inconscience. Ils viennent du pavillon des « sans attache ». Bientôt ils y retourneront. Pour toujours.

Dans cette boîte, les choses sont ainsi faites. Le monde est ainsi fait. Sans autre ambition que la simplicité.

Le piano joue à la manière d'un carillon.

Il est minuit au clocher de l'église. Ou midi. Rien ne départage vraiment le jour de la nuit.

Un temps.

Deux noms. Deux voix. Dissonantes. L'une qui vante le jour prochain, l'autre qui se retourne sur son plus beau cauchemar. Comme un dialogue entrevu dans leurs regards inquiets.

Demain. Pour sûr, c'est demain, dit l'un.

Non, hier. Hier n'a jamais été aussi présent, dit l'autre.

Tu verras, quand le soleil se lèvera. Tu verras et tu comprendras ce qu'est demain.

Hier m'a déjà tout expliqué. C'est pour ça que je l'épouserai.

Tu épouseras ta ruine. Parce qu'elle est mortelle !

Je m'unirai à mon destin. Parce que je suis le rêve qui toujours avance.

Sais-tu seulement où dorment les hiboux ?

Dans les bois, j'imagine.

Et les chouettes ?

Pareil !

Et les renards ? Sais-tu où dorment les renards ?

Les renards ne dorment pas, ils veillent.

Et les chats ?

Je ne sais pas.

Et les chiens, où dorment les chiens errants ?

Laisse. Laisse tomber.

Nous sommes pareils à eux. S'en souvenir. Pour plus tard. Lorsque le froid mordant nous laissera nus. Avec cette chienne d'incertitude. Se souvenir du temps d'avant. Comme un air de Camargue. Au siècle des conquêtes sidérales. N'y plus rien comprendre en définitive ! Des chiens errants, voilà qui est acquis !

Attendre ! Pouvons-nous connaître l'attente ?

L'attente est inutile. Nous sommes déjà ailleurs.

On a déjà quitté le port. Sans un adieu. Sans un regard. Pour la ville rouge. Il n'y a plus âme qui vive !

Un temps.

Sais-tu seulement où dorment les hiboux ?

Dans les bois.

Et les chouettes ?

Pareil !

Et les chiens, où dorment les chiens errants ?

Je ne sais pas.

Réponds-moi, c'est important !

Je te dis que je ne sais pas.

Alors dans ce cas, marie-toi !

Fin du dialogue.

Musique.

Vert.

Blanc. Blanc comme une forêt émeraude. Prométhée et Epiméthée. L'ivresse promise aux hommes. Je leur ai permis d'entrer dans ma boîte. Ils s'y sont installés. Chaque matin, l'un se réveille à droite. Chaque soir, l'autre se couche à gauche. Une chambre qui occupe toute la place. Il ne reste plus d'espace pour d'autres préoccupations. Je les regarde vivre leur journée. Je les regarde dormir leur nuit. Par la boîte entrouverte. Journées exemplaires d'incertitude. Nuits magnifiques d'ennuis. Tantôt ceci, tantôt cela. Ceci sans cela, cela pour ceci. De-ci de-là, dans ma boîte, comprenez-vous ? Tout leur était promis en ce bas-monde. Ils avaient le ciel, la terre, les océans. La planète entière. Pourtant ils ont préféré s'installer dans ma boîte. Reclus. Le premier est dans l'attente. Le second, tout en pestant, attend que cesse l'attente du premier.

Longue attente.

Je boirais bien un verre d'eau. Pourrais-je avoir un verre d'eau ?

On lui apporte un verre d'eau.

Les heures promettent d'être longues jusqu'à l'extase.

Un temps où il sourit. Regardant dans la boîte.

Le premier corrige les élans du second. Le second répare les erreurs du premier.

Un temps où il sourit.

L'extase. Car pour sûr, ils finiront bien par se réconcilier. Et s'embrasser. Dans une étreinte universelle. C'est ça l'extase. C'est écrit. Dans un monde à venir. Même si pour l'instant, l'un regarde derrière. Et l'autre devant. Il leur suffirait de changer de place pour qu'enfin leur regard se croise. J'arriverai bien à leur faire entendre raison. Chacun à sa place. Une place pour chacun. Et pas question d'inverser les rôles, juste les places... Pour que l'univers ne soit pas une interminable attente.

Un silence où il sourit.

Malheureusement, ce ne sera pas pour ce soir ! Mais je suis persuadé qu'ils y arriveront. Bientôt, la souffrance aura disparu du monde. L'harmonie s'installera comme un arc-en-ciel. Ce n'est plus qu'une question de jours... De semaines... Ou de mois... D'années... Quelques siècles peut-être. Mais pas plus. Je vous l'assure. Bientôt ils comprendront l'intérêt d'échanger leur place. J'en suis persuadé, parce qu'autrement... Autrement... Je crains que...

Un temps où il sourit.

Épiméthée et Prométhée.

Musique.

Bleu.

Long silence où il sourit.

Épiméthée. Un jour, s'étant blessé à la main, on lui prophétisa l'apocalypse. C'est depuis ce jour qu'il attend.

Un temps.

Mais il ne voit rien venir. Il attend. L'attente. Finalement, attendre l'attente, l'épier, prêt à lui sauter dessus. À lui tordre le cou ! Ou peut-être finira-t-il par la tromper ? À force ! Et l'oublier. Attendre autre chose... de la vie.

Un temps.

Alors la patience. Nous sommes tous des patients patientant.

Un temps.

Mais tout de même... l'impatience.

Non ! La patience. Et l'attente. D'un heureux évènement.

Long silence où il sourit.

Le jour viendra où il attendra sans plus rien redouter ! Et à cet instant, il saura ce qu'il attend ! *Un temps.* Je parle d'elle, la première d'entre toutes ! Faite d'eau et d'argile. *Un temps.* Il entrouvre la boîte et la referme aussitôt. Je parle de Pandore ! La belle Pandore. À l'image des Dieux, l'immortalité en moins !

Un temps. C'est l'heure des pilules.

Il sort une autre boîte en fer blanc contenant une pharmacie faite de petites boîtes multicolores qu'il étale devant lui. Il avale les pilules une à une.

Une blanche pour ce qu'on sait. La jaune, c'est pour ce qu'on pourrait savoir, la rouge pour ce que jamais on ne saura. La bleue pour l'inconnu en devenir, l'indigo pour ce qui se sait sans qu'on le sache. L'orange ce sont des vitamines C, pour mieux savoir. La noire pour ce qu'on croit savoir mais qu'en fait on ne sait pas. La verte donne l'illusion de tout savoir. La violette est sucrée et fait passer tout le reste.

Il range la boîte à pharmacie et reprend la boîte de fer blanc. Il entrouvre la boîte et la referme aussitôt.

Épiméthée et Pandore. Il a été décrété qu'un jour, ils ne pourraient plus ! Qu'ils ne pourraient plus quoi ?

« Vous ne pourrez plus, c'est tout ! Ne cherchez pas à comprendre. Je sais que vous ne pourrez plus, un point c'est tout. Aussi vrai que la mer est bleue. »

Ils avaient l'habitude de traverser le chemin de terre avec leur progéniture pour se rendre à la mare. Ou à la mer, je ne sais plus. La mer très certainement.

Écoute dans la boîte.

La mer, c'est bien cela. Et tout le temps qu'ils avaient des petits, ils traversaient le chemin de terre sans péril pour se rendre à la mer. Jamais ils n'en égarèrent un. Mais seulement voilà...

Un matin. Un matin, là, à la place du chemin de terre, on décida de construire une voie rapide. Bien entendu, pour eux, une voie rapide ne servait à rien, sinon à multiplier les dangers d'une route à traverser. Ils n'en avaient pas vraiment l'utilité. Mais bon, on décida de la construire, un point c'est tout.

Bien que construit là, ce genre de route ne profite qu'à un petit nombre, on l'impose comme une évidence à tous.

Long silence pendant lequel il sourit.

Un miséreux sans abris et sans le sou aurait-il la chance d'avoir un nouveau cœur si le sien lui faisait défaut ?

Long silence pendant lequel il sourit.

C'est hors de propos, je sais...

Long silence pendant lequel il sourit.

Bref, laissons cela. On décida et elle fut construite. La voie rapide. Au milieu de nulle part. Mais près de la mare quand même. La mare ou la mer d'ailleurs. Je ne me souviens plus très bien à vrai dire.

Il écoute dans la boîte.

La mer pour sûr !

Long silence pendant lequel il sourit.

« Et ce qui devait arriver arriva. »

Entendez-vous résonner cette phrase. Ce qui devait arriver arriva ! Comme un aveu d'impuissance. Comme une logique implacable. Comme une sentence divine. « Ce qui devait arriver arriva. »

Et que croyez-vous qu'il arriva ? Pensez-vous qu'on défendit aux parents de traverser les voies rapides avec leur marmaille ? Que nenni.

Ce qu'il arriva ?

En fait, on s'en fiche de ce qu'il arriva. Trop peu de monde concerné. Même si le monde entier est fait d'une multitude de « trop peu ». Trop peu de monde concerné. Voilà tout !

C'est aussi ça le progrès.

Musique.

Jaune.

Pandore et Épiméthée. Main dans la main, tout à leur amour, ils croyaient marcher au bord d'une mer, d'un lac ou d'un ruisseau...

Il entrouvre la boîte et regarde longuement.

Voir. Voir s'élever un nuage multinational, un trust réorienté, une holding continentale, un pôle d'exception au sein d'un consortium global. Foule du matin, grise mine du soir, heures de pointe au fond d'un trou. Bruits et cheminées à la façon d'une fugue endiablée, les uns couvrants les autres. Couche par couche. Musique millimétrée. Ajustée. Tournée. Polychromée. La poésie éruçant comme un cheval-vapeur.

Voir et parler du bonheur industriel !

Au bal des communicants, adhérents et postulants se divisent au sujet des dividendes. Devenir d'actionnaires bénéficiaires aux existences sans actions.

Voir et parler du bonheur industriel !

Pandore et Épiméthée sont attendus au fond des forges d'innocence matérielle, là où nous comptons nos enclumes de cristal et nos marteaux de verre. Là où rêver de demain se restreint.

Voir et parler du bonheur industriel !

Prométhée, lui, est au charbon. Il usine l'avoir et l'encore. Il invente les eaux troubles du sommeil ! Comme des machines à rêves, des boîtes à songes. Et dans le coin des maisons creuses, s'activent ces quelques mots à fleur de peau !

Est-ce cela le bonheur industriel ? N'est-ce que cela ?

Couchés dans un lit de misère, les nuits articulées au goulot d'une bouteille. Trains et trams au labeur. La vie qui dort en ville. Loin du fil de l'eau claire.

Qui vide les bois, les forêts, les lacs et les rivières pour un peu de bonheur industriel ?

Se taire, ne rien dire. Ne plus rien dire. Lassé ou pas engagé. Comme une vie en fin de vie. Un rêve au bout de la nuit.

Se résigner au bonheur industriel !

Il referme la boîte.

Et jaune comme un océan mort.

Il entrouvre la boîte et regarde longuement.

Ils croyaient marcher au bord d'une mer, d'un lac ou d'un ruisseau... Main dans la main. Tout à leur amour. Ils n'ont pas vu. Ou ils n'y ont pas cru. Il ne reste plus rien. Ils sont tous partis.

Il referme la boîte.

Musique.

Orange.

Il entrouvre la boîte et regarde longuement.

Retour à la nature. À la nature des choses. Choses sues. Choses vues. Du haut des souvenir joyeux. Quelques années en amont. Nu sur une montagne perdue dans le Harz. Idéal idéalisé. Promesse prophétisée. Parfois j'y songe. Peut-être un mouvement vers le nouveau monde. Un soir d'automne dans une baie du Pacifique. Des fleurs accrochées aux collines. La paix dans l'âme. C'est ainsi que la guerre nous délie de la morale. Retour à la nature des choses. Une bonne fois pour toutes. L'empreinte de la sagesse oubliée dans la paume d'une main tendue. L'étendue de l'amour déposée dans l'autre. L'éveil à la nature. À la nature humaine. Elle et lui, étendus et nus. Après l'amour. Pandore et Épiméthée. Dans une chambre au papier peint orangé.

Il referme la boîte.

Aller voir les enfants d'Assise.

Leur ouvrir les yeux comme on ouvre une boîte à musique. Attendre l'instant magique. Et s'apercevoir de la profondeur du mal. Mais ne pas s'en inquiéter. Le naturel s'accomplit dans l'extase. Hors de cela... Il n'y a rien à tenter. Et tout à reproduire.

Confondre la curiosité et le savoir. La nature de la curiosité. La nature du savoir. Mais laissons cela... J'en reviens à nos deux amants et je les écoute s'aimer... C'est inscrit dans le ciel des femmes et des hommes.

L'un dit que les beaux sentiments se forment au bout des lèvres.

L'autre dit que le cœur existait bien avant le Déluge.

C'est ainsi que pour eux le temps passe. Et Nous ? Nous voilà plus loin dans la nuit. Bien après l'amour. Comme un voyage parcouru d'Est en Ouest. On en revient à la ville sans nom. La ville émietlée. La ville rouge. Rouge orangé maintenant que je la regarde en son cœur. Comme une embarcation laissée en rade. Le bout du bout du monde. C'est là qu'ils sont à présent.

Il ouvre la boîte en prenant soin de ne rien laisser échapper. Il regarde.

Ils respirent, ils transpirent, ils soupirent, ils expirent. Le feu d'un poème les consume. Interdits devant l'interdit. Leur union présupposée. Ainsi naissent des générations. Ainsi aussi naît la subversion. Comme une parfaite ellipse du temps au temps d'avant. L'eau et la glaise unis dans la spirale d'un avenir tourné vers le passé.

Il sort de sa poche un petit magnétophone qu'il actionne :

Il dit : « Ils t'ont tant donné. »

Elle dit : « Pour avoir tant à donner. »

Il dit : « Et toute cette peine qu'on ne peut pas dissimuler. »

Elle dit : « Moi, je n'ai pas de peine, rien que l'espérance de ce que je sème. »

Il dit : « Pourtant, l'attente des choses. »

Elle dit : « Je t'assure que je n'ai que de l'espérance. L'attente, est plus terrible que la rigueur d'un carré. »

Il dit : « T'ont-ils vraiment tant donné ? »

Elle dit : « Oui, et je le redonnerai, je te le promets. Au point du jour. Car ainsi je suis. En ne voulant rien garder. »

Il dit : « Tout l'amour en partage. »

Elle dit : « Tout l'amour. Et les filles et les fils de l'amour. Entends-moi bien, on parle d'éternité. »

Il dit : « D'éternité à jamais ? »

Elle dit : « Pour avoir tant à donner. Oui. »

Il dit : « Ils t'ont tant donné. »

Elle dit : « Pour avoir tant à partager. »

Il dit : « Ainsi, la vieillesse. »

Elle dit : « Ainsi aussi, la maladie, la guerre, la famine, la misère, la folie, le vice, la tromperie, la passion, l'orgueil. »

Il dit : « Et l'espoir. »

Elle dit : « Non ! Pas l'espoir. »

Il dit : « Tout sauf cela. Pourquoi ? »

Elle dit : « L'espoir est en dehors du destin, c'est tout ce que je n'attends plus. »

Il dit : « Alors embrasse-moi ! »

Arrête le magnétophone et le range.

Ils s'aiment. Tout simplement.

Musique.

Violet.

Prométhée est riche. Riche d'avoir vu. Ce que nous n'avons jamais vraiment bien vu. Au regard de ce qu'il faut voir une fois dans sa vie. Il a vu et il sait ! C'est là son mystère !

Épiméthée est riche. Riche de ne pas voir. De ne pas savoir. Il est amoureux. C'est là sa force.

Pandore est riche. Riche de vouloir voir et vouloir savoir les choses qui remplissent une vie ? C'est là son humanité !

Le reste n'est que postures obséquieuses. Aux accents cafardeux. Comme une fleur sans rivage. Violette au milieu d'autres violettes. S'épanchant sur une terre crasseuse. Voilà pourquoi on se doit de ne jamais oublier. Une violette et d'autres violettes pour seul horizon. Il en va toujours de la sorte pour ces fleurs à la couleur d'enterrement. Et le son du piano qui péniblement soupire. Contrepoint d'une litanie sans cesse rabâchée. Tout effacer et tout recommencer. Depuis le début.

Reprise d'un Impromptu de Chopin.

Ici comme un silence. L'apaisement de l'âme. *Il entrouvre la boîte puis se ravise. Il la referme.* À la vérité, une boîte qui s'ouvre pour aussitôt se refermer. C'est bien ça... Une boîte qu'on ouvre pour s'assurer qu'on la referme bien. Une boîte qui ne s'ouvre que pour mieux se refermer. Voilà le monde auquel ils appartiennent. Une simple boîte de fer blanc ! Qu'y voir ? Au-delà de leur trinité ?

Prométhée est riche. Riche de son savoir, riche de son mystère qu'il voudrait partager. Son frère, Épiméthée ne l'écoute pas. Autre chose occupe son esprit, depuis qu'il s'est retourné sur la belle Pandore, Pandore qui, rongée par la curiosité, recouvrira les violettes de ses larmes.

Un champ de violettes avec d'autres champs de violettes pour seul horizon. Pas grand-chose d'autre à dire. Sur les fleurs. Ne pas les cueillir. Non, les arracher, en les imaginant ailleurs. Leur vie est ailleurs. Loin de cette terre pensée comme l'hiver. Les arracher. Et parcourir l'espace qui sépare la misère de la pauvreté. Savoir arracher, replanter. Réapprendre à vivre. En définitive, tout est question de nature !

Brin à brin, tige à tige, nous avons une multitude de vies à replanter. Nous ne sommes pas pauvres. Bien que nous ne soyons pas riches non plus. Nous sommes les mains de la voûte terrestre.

Vivre, vraiment vivre. Sans attendre. Nécessairement. Comme une fleur qui s'ouvre au soleil. Tout son être de feuille et de pétale tourné vers l'extase. Tourné vers le grand mystère. Le feu de l'univers.

Il faut faire vite ! Car dans les mots d'une musique désenchantée, bientôt, Pandore se fanera.

Musique.

Indigo.

Et voilà !

Long silence où il sourit. Il regarde dans la boîte. Il pleure en silence.

Aussi. Dans cette boîte. Nous y sommes. Ou pas. L'âme blessée. Le regard mouillé, déposé sur le monde. Déposé sur l'immonde. Et au travers des larmes, que voir ? Que voir ici-bas ? Triste tristesse. Comme s'il fallait absolument que quelque chose survienne. Aux frontières de l'imprudence. S'assoupir peut-être. S'endormir pour de bon. Reprendre un vieux rêve détricoté. Se défaire des vieilles contradictions. Dire que l'espoir appartient aux Dieux. Et murmurer que l'espérance est acquise à l'homme ! Se glisser sous les draps de l'oubli. On peut en douter. Ce que l'on fait de l'amour en novembre ! Est-ce à cette saison que les étoiles s'éteignent dans le ciel ?

Sept années ont creusé la nuit. Sept années comme sept lignes d'un poème que jamais on n'écrira. Tout au plus, quelques mots volés aux lèvres d'une jeune fille. Un doigt posé sur une phrase. Triste tristesse. Son nom gravé d'apparence. Ne plus vouloir être père au jour du deuil. La douceur abîmée. Un fil de soie indigo qui se déchire sans bruit. Sept fois sept lignes pour le décrire. Et puis, lentement, se détourner de l'inquiétude. Se retrouver face à face avec l'absence.

Au loin un bateau passe. Pour quelques instants, la ville se tait. L'absence de Pandore. Miroir d'un souvenir entravé.

Au loin, le bateau, sur le fleuve, un mince filet d'amertume dans sa traîne. Khârôn pousse. Khârôn rame. Le temps d'une vie précipitée. Accroché à un rameau d'or. Triste tristesse. Comme s'il fallait absolument que quelque chose survienne. Refaire le tour du poème. Désapprendre ce que l'on croit avoir appris. Enfiler les gants de l'angoisse naissante. Comprendre le mystère.

Silence majuscule !

Le temps recule. L'histoire revient à son début. Il n'y a pas de saison pour l'amour d'un enfant. Le vent des étoiles continuera à souffler, même au midi des horloges du monde. En douter. D'un geste de la tête, nier l'évidence. Un bonheur bleu profond à qui on aurait arraché le sourire. Enroulé dans une couverture. Assis dans un fauteuil, au coin d'un feu d'inutilité. Les yeux fermés en guise d'épaule. Dévisager la beauté domestiquée. Envisager la beauté sauvage. Khârôn vit. Khârôn veille. La vie, cette vie apprivoisée qui s'éloigne.

Vaguement, un geste de la main. Les adieux à l'amour, croit-on. Rien. Plus rien n'y fera. Triste tristesse. Khârôn court. Khârôn vole. Emportant son mystère. Le jour s'éveille, la nuit le suit. Le chagrin aux portes du Paradis. Triste tristesse. Malheur à la vie !

Musique.

Noir ou blanc.

Debout.

Debout/Devant un miroir d'humilité/La tête posée au creux du ciel ombragé/Nul ne sait la conviction du blanc/Nul n'entrevoit l'incertitude du noir/C'est ainsi/C'est écrit !/Dans la mémoire des couleurs éparpillées/Dans le petit livre des légendes inutiles.../Où tout est blanc/Où tout est noir/Où tout est si blanc parce que tout est si noir/Où tout est si noir parce que tout est si blanc/Où tout commence par le blanc et où tout commence par le noir/Où toutes les joies se lisent dans le blanc/Où toutes les peines s'inscrivent dans le noir.../Parce que le soleil est blanc et noir/Jusque dans le souvenir de la vie/Noir et blanc/Dans l'énergie aveugle d'une matière mille fois réinventée/Le reste du système n'est qu'une lutte sans classe/Et vide.

Il sourit. Il ouvre la boîte et la retourne. Il en sort du sable et de la poussière. Un temps. Noir. Il allume la chandelle.

Et pourtant !/La boîte est pleine/Pour la belle Pandore/Mère des civilisations/Vautrée au milieu du vitrail du monde/Et dans son ombre.../Nos frères d'indécision/Comme leur histoire/L'amour décomposé par manque de conviction/Blanc timide/Noir intrépide/L'incertitude du oui/L'exactitude du non/Contraction et expansion/Dans un geste éternellement répété/Multitude d'une respiration universelle/À la vie à la mort des aurores boréales/Notre vide est plein/Baigné par la chevelure de Bérénice/Douceur d'une contemplation/Matière noire de nos rêves/Tout est écrit dans les constellations/Ainsi aussi, l'espace se moque du temps/Il n'y a pas d'avant/Il n'y a pas d'après/Seul survit l'instant/Ici ou là/Froid ou chaud/Mort ou vivant/Le peu ou l'abondance /L'envie ou le dégoût/Le vide qui n'est pas vide/Le tout qui n'est pas tout/ Simplement sommes-nous à l'orée de l'admiration/ Ce qu'il faut au regard de ce que nous envisageons/Ce qu'il faut à l'idée de ce que nous envisagerons/Lorsqu'enfin on comprendra la profondeur du ciel étoilé.

Ce qu'il faut. À la mesure de la création.

Musique.

Noir (ou blanc) !